

« Les non-pudes Errent... »

Claire CAUMEL-FELTIN

(33) A son séminaire du 12 mars 1974, Lacan pose la question : « Est-ce que le Bien, dans cette histoire de nœud borroméen, ça peut se situer quelque part ? Je vous le dis tout de suite, il y a très peu de chances, hein : si le vrai et le beau n'ont pas tenu le coup, je ne vois pas pourquoi le Bien s'en tirerait mieux. La seule vertu que je vois sortir de cette interrogation – et je vous l'indique là pendant qu'il en est temps, parce qu'on ne la verra plus –, la seule vertu, s'il n'y a pas de rapport sexuel, comme je l'énonce, c'est la pudeur. »

La pudeur est effet du non rapport sexuel : c'est parce qu'il n'y a aucun rapport avec un partenaire, si ce n'est d'être Autre au sens sexuel que produit la langue que la pudeur sort de cette interrogation, et gouverne le bien dire.

« Je veux dire que ça peut foutre en l'air un tas de choses, poursuit Lacan, si le bien dire n'est gouverné que par la pudeur, ben ça choque, forcément. Ça choque mais ça ne viole pas la pudeur. »

Ce que je voudrais essayer de préciser à partir de cette remarque de Lacan : « Les non-dupes errent, c'est peut-être les non - pudes errent », c'est en quoi la pudeur concerne :

- (34) la mise en place de la position féminine,
- le nouage du réel et du symbolique,
- et ce que nous pouvons entendre par « le bien dire ».

Je suis d'abord allée voir dans l'œuvre de Freud comment cette question est abordée. Dans nos traductions françaises de l'œuvre de Freud, il est souvent question de la pudeur, en particulier dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* et dans la « Conférence sur la féminité » de 1933, auxquels je me suis reportée. Mais je nous renvoie d'abord, à propos de cette traduction, à ce que nous a amené Jean-Paul Hiltenbrand à Marseille, aux journées de travail sur « L'avenir du symptôme » où il nous a précisé que ce qui est traduit chez Freud par pudeur rend compte du fait qu'à partir du XVI^e siècle, honte et pudeur sont

devenues synonymes, mais que dans la langue de Freud, il s'agit de ce qui concerne la honte. La Honte chez Freud est un affect qui concerne le refoulement sexuel et nous la retrouvons actuellement en clinique comme symptôme féminin. Honte d'être une femme, de ne pas être le bon objet phallique pour l'Autre, honte d'être toute dans le discours réservé aux maîtres. Honte qui se dit comme symptôme en ce qu'elle est un affect qui met en jeu la dialectique du signifiant phallique, non pas en le dénonçant, mais en le repérant pour l'éviter, nous dit-il. Symptôme féminin, qui, quand il apparaît chez une femme ne la concerne pas toute et ne l'empêche pas d'exister dans un autre champ, dans un autre discours. Et Jean-Paul Hiltenbrand de conclure que lorsqu'une femme énonce ce symptôme concernant cette honte d'être, ce serait pour elle impudence que d'oser exister à partir d'un autre discours. Nous verrons justement plus loin comment Lacan reprend cette question de l'impudence chez une femme qui aurait condescendu à migrer en position Autre. Il situe l'impudence chez elle du côté de sa position particulière par rapport au refoulement qui lui vient de l'Autre.

Donc, la pudeur dont il est question dans nos traductions de Freud est une honte d'être, une pudeur qui n'a pas pu, ou ne s'est pas encore mise en place, et nous verrons pourquoi dans son élaboration. C'est une pudeur qui n'est pas encore l'effet du nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire pour un sujet. C'est Lacan qui fera le pas de l'inscrire comme effet de nouage.

Mais chez Freud déjà, la pudeur est dégagée de son versant uniquement imaginaire, imaginaire qui prend ainsi sa fonction de représentation de la dimension symbolique. Ce versant imaginaire de la pudeur concerne le (35)narcissisme féminin et prend en compte la coquetterie féminine comme expression du style chez une femme. Style qui concerne bien sûr sa manière de porter un vêtement, mais aussi déjà l'habillage de l'objet et le voile du signifiant.

« C'est l'impression visuelle, nous dit Freud, qui éveille le plus souvent la libido et c'est de ce moyen que se sert la sélection naturelle pour développer dans l'objet sexuel des qualités de beauté. La coutume de cacher le corps, qui se développe avec la civilisation, tient la curiosité sexuelle en éveil et amène l'individu à vouloir compléter l'objet sexuel en dévoilant ses parties cachées. »¹

Il y a là un mouvement de l'Imaginaire qui tente, en dévêtant une femme, de compléter l'objet sexuel. Mouvement qui fait partie de ce que Lacan appelle « la règle du jeu » dans la parade sexuelle. Mouvement qui s'oppose à la fixité de l'image rencontrée dans la psychose dont Marcel Czermack nous parle comme « d'un collapsus du corps au vêtement, véritable délire d'enveloppe ».

L'imaginaire, chez Freud, prend sa fonction de l'incomplétude de l'objet sexuel en tant que c'est de cette incomplétude que se met en place la dimension symbolique. S'il y a, pour Freud, une pudeur conventionnelle, dont souffre l'hystérique, et qu'il définit comme « refoulement sexuel qui dépasse la mesure normale », il est question dans son œuvre d'une autre pudeur, qui concerne la

1 *Les trois essais sur la théorie sexuelle.*

dimension symbolique.

Dans *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, cette autre pudeur est définie comme limite à la perversion. Et il ne s'agit pas d'une limite morale, conventionnelle, seulement. La pudeur comme limite à la perversion, nous dit-il, ne peut être prise en compte comme limite que si l'on considère d'abord que tout désir est pervers et que cela devrait suffire à nous montrer « combien il est peu justifié d'attacher au terme de perversion un caractère de blâme ».

La pudeur prend sa fonction de limite « aux perversions qui requièrent une étude particulière et qui sont celles où l'on voit la pulsion sexuelle surmonter certaines résistances, pudeur, dégoût, et accomplir des actes extraordinaires ».

(37) La pudeur est articulée là comme résistance d'ordre psychique qui fait partie des forces qui tracent la voie du développement de la pulsion sexuelle. La pudeur n'est plus du côté du refoulement sexuel, mais du côté d'un refoulement qui serait l'expression d'une sexualité. La pudeur « maintiendrait la pulsion sexuelle dans les limites de ce que l'on désigne comme normal ».

Cette dimension symbolique de la pudeur nous la retrouvons dans la « Conférence sur la féminité » de Freud de 1933 où il définit trois orientations possibles chez une femme à partir de la découverte de son manque de pénis : la névrose, avec les inhibitions liées à son souhait d'en « avoir » aussi ; le complexe de masculinité, et la féminité. Dans cette troisième orientation qui concerne la position féminine, s'entendent les prémisses de ce que Lacan définit comme la position Autre chez une femme. Freud évoque la question de la pudeur ainsi :

« A la pudeur, qui passe pour une qualité féminine par excellence mais qui est bien plus conventionnelle qu'on ne pourrait le croire, nous attribuons l'intention initiale de masquer le défaut de l'organe génital. Nous n'oublions pas que, par la suite, elle a assumé d'autres fonctions. Les femmes peut-être ont-elles quand même inventé une technique, celle du tressage et du tissage. S'il en est ainsi, on serait tenté de deviner le motif inconscient de cette réalisation.

C'est la nature elle-même qui aurait fourni le modèle de cette imitation en faisant pousser, au moment de la puberté, la toison pubienne qui cache les organes génitaux. »

A partir de la nature, du lieu du réel donc, les femmes auraient franchi un pas, ajoute Freud. « Le pas qui restait encore à franchir consistait à faire adhérer les unes aux autres les fibres qui, sur le corps, étaient plantées dans la peau et seulement emmêlées les unes aux autres. Si vous repoussez cette idée comme fantastique et si vous m'imputez l'influence du manque de pénis sur la structuration de la féminité comme une idée fixe, je me trouve naturellement sans défense ».

Dans ce texte s'entend l'articulation du réel au symbolique. Et Freud, à partir du manque de pénis chez une femme situe le manque et la position féminine dans une référence au phallus dans l'Autre. Mais c'est la position Autre qui n'est pas encore délogée.

(37) Freud passe du pénisneid chez une femme, au manque de pénis, d'où

elle invente la technique du tressage à partir du réel, de la « nature ». Dans cette intuition qu'il a du réel, il craint que son idée passe pour « fantastique » et de rester sans défense face à la critique.

C'est Lacan qui va franchir le pas suivant en dégageant la position Autre d'une femme. Il situe le réel comme impossible, situant ainsi l'interdit dans le réel. Réel où vient migrer une femme en position Autre à n'être pas toute dans la jouissance phallique. Lacan fait le pas de l'incomplétude de l'objet sexuel chez Freud à « La Femme n'existe pas ». Il articule ainsi ce qu'il en est de la jouissance féminine à partir de ce dire qu'une femme tresse et file du réel où elle loge. Cette technique du tressage dont parle Freud et qu'il reconnaît comme invention féminine concerne le rapport au signifiant chez une femme. Les femmes tressent du lieu où elles ne sont pas toutes dans la jouissance phallique et disent, chacune à leur manière, que le signifiant phallique est dans l'Autre et que pour elles « l'amour ne va pas sans dire », que le signifiant phallique est dans l'Autre et que c'est pour cela qu'il n'y a pas de rapport sexuel, que c'est raté. Et si elles tiennent tant à se faire entendre, c'est pour qu'un homme élise domicile chez elles, prenne en compte ce ratage comme lieu de la sexualité.

« Ce ratage (...) c'est-à-dire ce par quoi "La Femme n'existe pas", c'est bien en quoi elle arrive à réussir l'union sexuelle, l'union de chacun de ces trois brins. L'union sexuelle (...) est interne à son filage. » La pudeur féminine prend ici sa fonction de l'écart entre S_1 et S_2 et témoigne dans la langue du nouage du réel et du symbolique. En définissant la logique comme science du réel, Lacan noue réel et symbolique en donnant sa fonction à la dimension symbolique. Le symbolique prend sa fonction de pacte avec l'Autre d'où le sujet, d'avoir payé sa dette, s'autorise une sexualité.

Dans ce nouage, « ce qui va écoper, c'est la jouissance » car dans l'amour le manque est mal situé. De la jouissance, on n'en manque pas, mais ce qui manque c'est de savoir la règle du jeu qui concerne la mise en place du nœud et donne au semblant sa fonction : c'est la pudeur qui gouverne le bien dire.

Aucun progrès à attendre de cette mise en place du désir, mais un changement de position subjective, en situant l'interdit, dont la castration fait savoir les effets dans une langue qui se satisfait du représentant de l'objet, seule possibilité pour inventer. « J'ai inventé l'objet *a*, nous dit Lacan dans ce (38) séminaire, c'est ça mon invention. » La pudeur est l'effet dans la langue de l'invention de Lacan. Invention qui choque mais ne viole pas la pudeur ; qui a l'impudence de situer la position féminine en confirmant l'objectalisation d'une femme dans l'acte sexuel, mais la pudeur de lui reconnaître son inscription dans la dimension symbolique, à n'y être pas toute.

De même que Lacan noue réel et symbolique, brisant ce qui fait sens dans nos habitudes, il noue la pudeur à l'impudence en abordant la pudeur et l'impudence du côté du dire. Dans le séminaire du 11 juin 1974, il met l'impudence du dire du côté d'une femme, comme une de ses qualités, si une femme ne prétend pas se fonder de cette impudence, ce qui serait impudeur.

« Le [k], c'est le lieu de jouissance de *la femme* qui est beaucoup plus lié au dire qu'on ne l'imagine. Il faut bien dire que sans la psychanalyse, il est bien évident que je serais là-dedans comme un béjaune, comme tout le

monde. Le lien de la jouissance de *la femme* à l'impudence du dire, c'est ce qui me paraît important à souligner. Je n'ai pas dit l'impudeur. L'impudence, c'est pas pareil, c'est pas pareil du tout. Et le . tous les deux, c'est en quoi *la femme* n'existe pas, c'est-à-dire ce en quoi sa jouissance ne saurait être fondée de sa propre impudence ».

Lacan situe le discours analytique du côté de ce nouage de la pudeur et de l'impudence parce que le bien dire gouverné par la pudeur n'est pas un dire conventionnel, où il s'agirait de bien se tenir sous le regard de l'Autre. Il s'agit d'un dire qui ne relève pas seulement du refoulement, mais du refoulement en tant que raté. C'est là qu'il repère cette proximité avec le refoulement chez une femme, en tant qu'elle n'y est pas toute dans le refoulement. Ce bien dire, même s'il relève de l'égard porté à l'écart entre S_1 et S_2 , ne met pas à l'écart la violence, voire la cruauté liée à la prise en compte pour un sujet de la sexualité. Ce bien dire concerne l'impudence du dire d'un sujet dans la mise en place pour lui de son désir, où la pudeur prend sa fonction et s'oppose à l'impudeur du sujet du traumatisme.

Nous avons un merveilleux exemple de ce que Lacan entend par la mise en place de la pudeur gouvernée par le bien dire, dans *l'Hamlet* de Shakespeare, en particulier dans la scène qui concerne l'adjuration d'Hamlet à sa mère. Pas étonnant que nous rencontrions la pudeur dans cette scène et qu'à propos de cette scène Lacan lui aussi parle de la pudeur.

(39) Vous savez que dans *Le désir et son interprétation* Lacan fait une lecture d'*Hamlet* pour mettre en place ce qu'il en est de la position du désir du sujet dans la langue.

« Parle-lui », dit le spectre à Hamlet.

Et à partir de cet ordre du père, de ce commandement du père, Hamlet va tenter d'inscrire le manque dans l'Autre ainsi :

« Vous êtes la reine, femme du frère de votre époux, et de plus (oh ! puissiez-vous ne l'être pas), ma mère. »

Appel au manque à être où l'on entend que la mise en place de la pudeur, par l'inscription du manque dans l'Autre, en passe par la violence.

La Reine : « Qu'ai-je donc fait, pour que tu te permettes d'exciter ta langue aussi sauvagement contre moi ? »

Hamlet : « Un acte qui ternit le gracieux émail de la pudeur, qui fait d'hypocrisie vertu,... qui ravilit les vœux du mariage au rang des serments d'un joueur. »

Avec un appel à la honte, à la honte d'être toute, honte qui diviserait la Reine.

« Ô honte ! où sont tes rougeurs ? Que restera t-il de pudeur quand une ardeur complice déjà nous brûle, si même la raison des frimas s'incendie, si la froide raison s'emploie à prostituer le désir ? »

Mais cette demande, adressée à l'Autre par Hamlet, en reste, malgré sa violence, à un appel aux bonnes mœurs.

« Reprenez cette voie, dominez-vous, prenez la voie des bonnes mœurs, apprenez à vous tenir mieux. »

Sa demande ne lui permet pas d'accéder à savoir quelque chose de ce qu'il voudrait concernant son désir pour Ophélie. Il reste aux prises avec ce que Lacan appelle « le désir naturel » d'Hamlet, ce désir qui le fixe à l'Autre maternel.

« C'est qu'Hamlet s'adresse à l'Autre – nous dit Lacan – non pas avec sa propre volonté, mais avec celle dont il est à ce moment-là le support et le représentant, à savoir celle du père et aussi bien celle de la pudeur, de la (40)décence. Je reviendrai sur ces termes, ils ne sont pas donnés pour le chic. J'ai déjà fait intervenir le démon de la pudeur et vous verrez quelle place il tiendra dans la suite... »

C'est que le père sur lequel s'appuie Hamlet est le père de l'ordre et du commandement, c'est le père du surmoi, pas le père dans la langue qui permettrait à Hamlet d'inscrire son désir. Ce père de l'ordre, qui intime à son fils de parler, est un père qui ne s'est pas risqué à entamer l'amour imaginaire qui faisait son lien à la reine. La tâche de parler revient à Hamlet. Et si sa demande lui revient directement de l'Autre, c'est qu'il ne peut énoncer ce qu'il désire à partir de la rencontre avec le signifiant phallique dans l'Autre. Pas d'au-delà de l'Autre, seul le devoir au fond de respecter la mère et les bonnes mœurs.

Pas de rencontre vers « un point où quelque chose l'arrêterait qui lui permettrait de confirmer son exclamation ».

« Il y a tout de même une différence entre ce dieu et cette ordure. »

Pas de différence confirmée entre position masculine et féminine, seulement la réponse de la mère : « Je suis ce que je suis. »

Ce quelque chose qui arrêterait Hamlet, nous le retrouvons dans le séminaire du 12 février 1974. C'est « cette possibilité de lire en le déchiffrant ce qui s'écrit du réel. Ca ne veut rien dire que ce quelque chose qui en le réanimant dans le sens de ce quelque chose qui fait barrage à tout essai de déboucher sur le rapport proprement dit en le réanimant grâce à ce que le discours analytique désigne par le phallus ». Le bien dire gouverné par la pudeur est cette manière de se servir du père pour pouvoir s'en passer et oppose père du surmoi et de la sexualité.

En conclusion, la pudeur est la mise en place pour un sujet du refoulement dans la langue. Et si nous assistons actuellement à une levée du refoulement dont l'impudeur en appelle à la pudeur, qu'est-il arrivé au refoulement ? C'est cette question que Lacan dans ce séminaire nous permet d'aborder.

Car ce refoulement réussi qui nous revient, concerne le réel, et montre ce que nous ne voulons pas entendre.

C'est le refoulement originaire qui met en place le réel, refoule l'instance (41)phallique imaginaire, et met en place le lieu Autre comme lieu des signifiants. A refouler, dénier ou forclore ce lieu, nous revient dans le réel un phallus réel, symbolique ou pur semblant. C'est la mise en place radicale de

l'instance phallique sur fond de manque qui est ainsi occultée. L'instance phallique, dans cette réussite du refoulement originaire réel, n'est plus alors inhérente à l'Autre et ce sont les S_1 qui perdent leur fonction.

Ce qui nous vaut des structures qui s'énoncent du côté de positions féminines avec ce mode de refoulement particulier chez une femme, qui tend soit vers une levée du refoulement, soit à chercher ce qu'il en est du vrai refoulement, à n'y être pas toute.

Mais chez une femme, ce refoulement n'est viable qu'à être référé au signifiant phallique dans l'Autre, chez son partenaire.

Ce qui va donc prédominer ce sont des jouissances autres que phalliques que soutiennent un mutisme ou un discours sans coupure effective. Discours d'une exigence implacable à devoir soutenir un refoulement réussi. La reconnaissance symbolique aléatoire ou inexistante qui caractérise ces discours exige qu'ils se payent d'un refoulement sans ratage.

Ce qui n'est pas refoulé, c'est le ratage, et c'est du lieu d'un vrai ratage, si je puis dire, que le refoulement va être réussi. C'est un refoulement qui n'est pas refoulé, et qui exclut la sexualité.

Ce refoulement réussi, Lacan l'aborde dans le chapitre 7 des *Noms du Père* quand il évoque ces cas de vérité qui nécessitent une analyse et qui échouent sur un seul réel, « le réel du rapport dit sexuel ». Ces cas de vérité font de mauvaises rencontres avec les divers objets réels proposés à la consommation. Quand ils s'adressent à l'analyste, leur adresse est une demande de pudeur. Ils énoncent souvent une vérité qui tente de déloger les Dieux auxquels nous nous référons d'ordinaire, pour en installer d'autres, plus vrais ceux-là.

Mais pourtant, c'est à la pudeur de la position analytique qu'ils en appellent. Pudeur de bien vouloir ne pas refouler les effets du refoulement originaire d'où surgit leur vérité pour que se voilent dans l'Autre des signifiants désordonnés et sans adresse confirmée. Pudeur d'entendre que ces discours énoncent du réel une vérité qui, à tenter de se dire, déjà n'est pas toute, et inscrit radicalement que le père réel est dans la langue.

(42) Pudeur de les dispenser de réussir à se faire passer pour psychotique.

D'ailleurs, qu'apprenons-nous dans une analyse si ce n'est d'avoir la pudeur, que nous devons à l'Autre, de ne pas tout rater.